

## Séquence 6 : le début d'un récit policier

1. Voici le début de la nouvelle policière « *Le Chien jaune* » de Georges Simenon. Lis-le et réponds aux questions.

a) Comment est l'atmosphère ? Relève tous les éléments qui contribuent à cette image.

---

---

---

b) L'auteur procède tel un caméraman : comment se déplace son regard ? Sur quels détails s'arrête-t-il ? Pourquoi ?

---

---

---

Vendredi 7 novembre. Concarneau est désert. L'horloge lumineuse de la vieille ville, qu'on aperçoit au-dessous des remparts, marque onze heures moins cinq.

C'est le plein de la marée et une tempête du sud-ouest fait s'entrechoquer les barques dans le port. Le vent s'engouffre dans les rues, où l'on voit parfois des bouts de papier filer à toute allure au ras du sol.

Quai de l'Aiguillon, il n'y a pas une lumière. Tout est fermé. Tout le monde dort. Seules les trois fenêtres de l'hôtel de l'Amiral, à l'angle de la place et du quai, sont encore éclairées.

Elles n'ont pas de volets mais, à travers les vitraux verdâtres, c'est à peine si on devine des silhouettes. Et ces gens attardés au café, le douanier de garde les envie, blotti dans sa guérite, à moins de cent mètres.

En face de lui, dans le bassin, un caboteur qui, l'après-midi, est venu se mettre à l'abri. Personne sur le pont. Les poulies grincent et un foc mal cargué claque au vent. Puis, il y a le vacarme continu du ressac, un dé clic à l'horloge, qui va sonner onze heures.

La porte de l'hôtel de l'Amiral s'ouvre. Un homme paraît, qui continue à parler un instant par l'entrebâillement à des gens restés à l'intérieur. La tempête le happe, agite les pans de son manteau, soulève son chapeau melon qu'il rattrape à temps et qu'il maintient sur sa tête tout en marchant.

Même de loin, on sent qu'il est tout guilleret, mal assuré sur ses jambes et qu'il fredonne. Le douanier le suit des yeux, sourit quand l'homme se met en tête d'allumer un cigare. Car c'est une lutte comique qui commence entre l'ivrogne, son manteau que le vent veut lui arracher et son chapeau qui fuit le long du trottoir. Dix allumettes s'éteignent.

Et l'homme au chapeau melon avise un seuil de deux marches, s'y abrite, se penche. Une lueur tremble, très brève. Le fumeur vacille, se raccroche au bouton de la porte.

Est-ce que le douanier n'a pas perçu un bruit étrange à la tempête ? Il n'en est pas sûr. Il rit d'abord en voyant le noctambule perdre l'équilibre, faire plusieurs pas en arrière, tellement penché que la pose en est incroyable.

Il s'étale sur le sol, au bord du trottoir, la tête dans la boue du ruisseau. Le douanier se frappe les mains sur les flancs pour se réchauffer, observe avec humeur le foc dont les claquements l'irritent.

Une minute, deux minutes passent. Nouveau coup d'œil à l'ivrogne, qui n'a pas bougé. Par contre un chien, venu on ne sait d'où, est là, qui le renifle.

« C'est seulement à ce moment que j'ai eu la sensation qu'il s'était passé quelque chose ! » dira le douanier au cours de l'enquête.

2. Compare le début de chacune des nouvelles suivantes.

	<i>La sœur de Pinocchio</i>	<i>Le Grand Méchant Loup</i>	<i>Le Double Indice</i>	<i>Meurtre en chambre close</i>	<i>Le chien jaune</i>
Par quoi commence le récit ?					
Où et quand se déroule l'action ?					
Quels sont les lieux décrits ?					

Quels sont les personnages présents dès le début du récit ?					
Le narrateur fait appel aux sens du lecteur. Lesquels ?					

**À retenir :**

Le récit policier peut commencer de différentes manières : une description, une scène d'action, un dialogue... Il doit permettre au lecteur de comprendre l'univers de l'histoire. L'auteur y donne donc des informations réalistes sur l'atmosphère (moment de la journée, conditions météorologiques...), le lieu, les personnages... L'énigme est également évoquée dans le début du récit (un événement déclenche l'enquête policière).

## **Séquence 7 : le vocabulaire spécifique du policier**

*Tu as certainement remarqué que le récit policier utilise de nombreux noms, verbes ou expressions propres à son genre. Voici quelques exercices qui t'aideront à te les approprier.*

**1. Complète les phrases avec le mot adéquat (il faut peut-être le conjuguer ou l'accorder). Chaque mot ne peut être utilisé qu'une seule fois et certains mots ne sont pas à utiliser.**

*mobile – résoudre – coupable – alibi – témoin – enquêteur – détective – complice – suspect – démasquer – indice – assassin – interrogatoire – victime – enquête – inculper – kidnapper – scène – hypothèse – trace*

- ❖ La \_\_\_\_\_ a été retrouvée par son mari. L'enquêteur a interrogé ce dernier.
  
- ❖ Le \_\_\_\_\_ a avoué son crime. Il avait un \_\_\_\_\_ pour tuer la \_\_\_\_\_. Le \_\_\_\_\_ le soupçonnait depuis le départ.
  
- ❖ Les indices retrouvés sur la \_\_\_\_\_ de crime ont permis de \_\_\_\_\_ le \_\_\_\_\_.
  
- ❖ Le meurtrier a agi seul, sans \_\_\_\_\_.

**2. Trouve le mot auquel correspond chacune des définitions.**

*meurtre – disculper – crime – déjouer – inculper – assassinat – méfait – discerner – inspecter*

	Faire échouer.
	Action de tuer un être humain avec préméditation.
	Action mauvaise, nuisible à autrui.
	Prouver l'innocence de (quelqu'un).
	Manquement très grave à la loi.
	Attribuer officiellement un crime, un délit (à quelqu'un).
	Examiner avec attention.
	Action de tuer un être humain.
	Percevoir (un objet) par rapport à ce qui l'entoure ; distinguer.

**3. Inclus chacun des verbes ci-dessous dans une phrase qui pourrait se retrouver dans un récit policier.**

Exemple : *L'enquêteur examina la scène de crime afin d'y trouver des indices sur le coupable.*

Regarder	
Observer	
Discerner	
Remarquer	
Inspecter	

**4. Complète les phrases suivantes par le bon verbe. N'oublie pas de le conjuguer ! Chaque mot ne peut être utilisé qu'une seule fois et certains mots ne sont pas à utiliser.**

*cerner – ouvrir – procéder à – relever – vérifier – déjouer – enquêter – dénoncer*

- ❖ On \_\_\_\_\_ un interrogatoire.
- ❖ On \_\_\_\_\_ une enquête.
- ❖ On \_\_\_\_\_ une hypothèse.
- ❖ On \_\_\_\_\_ les plans de quelqu'un.
- ❖ On \_\_\_\_\_ des indices.

**5. Pour chaque couple, différencie les deux termes.**

- ❖ Une arme blanche et une arme à feu :

---

---

---

- ❖ Un crime passionnel et un crime crapuleux :

---

---

---

**6. Lis les deux extraits qui suivent et réponds aux questions.**

- ❖ Quelles sont les ressemblances entre ces deux textes ? Relèves-en deux.

---

---

- ❖ Quelles sont les différences entre ces deux textes ? Relèves-en trois.

---

---

---

- ❖ Ces deux textes produisent-ils le même effet sur le lecteur ? Justifie.

---

---

---

- ❖ Le vocabulaire utilisé dans ces deux textes appartient à des registres de langue différents. Lesquels ?

---

---

---

« Ricky s'éveilla brutalement. Il ouvrit les yeux, sortant avec peine d'un horrible cauchemar rempli de serpents à têtes de chiens. Il consulta sa montre : sa sieste n'avait duré qu'une heure. Puis il entendit le ronflement d'un moteur en contrebas et comprit que le bruit l'avait réveillé. Il se pencha sur le rebord de la fenêtre pour repérer l'engin bruyant. Sophie qui lisait sur une chaise longue, leva la tête vers lui... »

« Ricky s'est réveillé brutalement, a ouvert un œil. Oh ! L'horrible cauchemar rempli de serpents à gueules de chiens ! Il en sortait avec peine. Il a jeté un regard sur sa montre : il n'avait pioncé qu'une petite heure. Puis il a entendu le ronflement d'un moteur, en bas : ah ! C'était ce satané bruit qui l'avait réveillé ! Quel boucan ! Il s'est penché à la fenêtre pour voir d'où ça venait. Sophie, qui lisait sur une chaise longue, a levé la tête vers lui. »

**Comme tu viens de l'apprendre, plusieurs registres de langue sont utilisés dans un récit policier. Associe chacun des mots du registre familier à son synonyme dans le registre soutenu.**

*un polar – un poulet – un flingue – une balance – liquider quelqu'un – un gangster – flinguer – faire un carton – la taule – un panier à salade – un taulard – être mis en taule – balancer quelqu'un*

	Une arme
	Être incarcéré
	Un roman policier
	Un car de police
	Tirer
	Un indicateur
	Atteindre la cible
	La prison
	Dénoncer
	Tuer

## **Séquence 8 : la chronologie dans le récit policier**

Une histoire est une suite d'événements racontés dans un ordre chronologique : on les raconte en partant du plus ancien pour arriver au plus récent. Cependant, les auteurs ne respectent pas toujours cette chronologie : ils utilisent des retours en arrière (*rétropections*) ou mentionnent des éléments qui se produiront plus tard (*anticipations*).

- 1. Lis la nouvelle *Meurtre en chambre close* des pages suivantes.**
- 2. Numérote les événements ci-dessous dans l'ordre chronologique.**

	N° d'ordre des événements
L'air ambiant se raréfie et Masters éprouve de plus en plus de difficultés à respirer.	
La bouilloire siffle et la porte se referme.	
Le lieutenant Garr interroge Margaret.	
Lynette et sa sœur téléphonent de New-York.	
Dans la cuisine, Adrian Masters allume le gaz et pose la bouilloire sur le bruleur.	
Major gambade sur la pelouse en ménageant sa patte droite.	
Margaret alerte la police	
Margaret apporte à huit heures le petit déjeuner à Masters.	
Masters actionne son briquet et écrit le nom de son assassin.	
Masters conduit Lynette, sa femme, à l'aéroport.	
Masters débarrasse les étagères des coffrets et papiers qui les encombrent.	
Masters éteint la lumière et gagne son bureau.	
Masters meurt.	
Masters pénètre dans la chambre forte dont il laisse la porte entrouverte.	
Masters téléphone à Neville pour lui proposer un déjeuner avec lui.	
Rathman téléphone à neuf heures moins une minute de Saint-Louis.	

- 3. L'auteur du récit a-t-il respecté l'ordre chronologique des événements ? Justifie oralement en donnant un exemple.**

Derrière le haut mur de brique hérissé de tessons, au-delà des immenses peupliers qui se balançaient dans la nuit, à l'extrémité d'une longue et vaste pelouse en pente douce, la résidence Masters avec ses tourelles, ses mansardes en avancée, ses pignons semblait braver les rafales de pluie qui la giflaient. C'était une nuit idéale et un décor idéal pour un meurtre tout simple – et donc parfait.

Adrian Masters était seul dans la maison, et dans une maison de dix-huit pièces distribuées sur deux étages, on se sent vraiment très seul. Margaret, la vieille femme de charge, était en permission de nuit et tous les autres occupants de la maison vaquaient ici et là à leurs affaires. Encore que Masters ne se souciât aucunement d'être abandonné à lui-même, à ce détail près qu'il n'y avait personne pour s'occuper de lui.

Il avait diné dehors. À présent, il traversait le vestibule pour aller dans la cuisine immaculée préparer sa tasse de thé du soir. Margaret avait pris soin de disposer la bouilloire bien en vue sur la paillasse. Masters en souleva le couvercle, mit les coûteuses feuilles de thé parfumées dans la passoire et y versa l'eau. Il alluma le gaz, posa la bouilloire sur le brûleur et, après avoir éteint la lumière, il gagna son bureau.

Lorsqu'il ouvrit la porte, un grondement rauque brisa le silence. Lorsque Masters eut allumé, Major, un berger allemand qui pesait son demi-quintal (cent kilos), le reconnut et, dressant ses oreilles dont le poil grisonnait, il revint se coucher à côté de la bibliothèque pour reprendre son somme interrompu. Masters lui sourit en se dirigeant vers la table de travail. Le gros berger n'était encore qu'un jeune chiot quand il en avait fait l'acquisition et, depuis douze ans, Major avait été d'une fidélité à toute épreuve envers son maître, et envers lui seul. Maintenant, il passait le plus clair de son temps à dormir mais il était quand même toujours vigilant, remplissant les deux rôles de compagnon et de chien de garde.

Les bêtes étaient une chose, mais Masters n'avait confiance qu'en fort peu de gens. Outre Major dont la présence impressionnante était de nature à faire réfléchir et l'enceinte qui protégeait la propriété, les serrures qui équipaient les portes étaient des serrures de haute sécurité garanties incrochetables. Et ce n'était pas tout : tous les soirs avant que sa femme et lui montent se coucher, Masters branchait un système

d'alarme sophistiqué et ultrasensible. En l'espace d'un demi-siècle, il avait accumulé une fortune enviable qui venait s'ajouter à un héritage déjà substantiel.

Les bourrasques fouettaient les vitres obscures. Il n'avait cessé de pleuvoir de la journée, ce qui n'était pas pour arranger l'humeur sombre de Masters. Comme il s'approchait de la fenêtre pour tirer les rideaux, celle-ci lui renvoya le reflet de son visage de statue romaine aux traits distingués et, avec une vanité inconsciente, il modifia son port de tête et son expression pour avoir l'air plus impressionnant. Les lourdes draperies rouges glissèrent et masquèrent son reflet comme un rideau de scène qui tombe sur l'acteur.

Masters, prit place derrière le vaste bureau et se mit à jouer distraitement avec un coupe-papier en or. Un léger grincement, provenant de quelque part dans la maison, lui parvint aux oreilles mais c'était sans nul doute le vent et il n'y prêta guère attention. Bientôt, se disant qu'il vaudrait mieux terminer le travail qu'il avait en cours au lieu de perdre son temps, il reposa le coupe-papier, se leva et se dirigea vers le panneau de chêne qui faisait suite à la bibliothèque. Du plat de la main, il l'enfonça d'un centimètre et le poussa vers la droite. Le panneau coulissa, révélant la grise surface d'acier de la porte de la chambre forte. Après avoir fait tourner le cadran pour composer le chiffre de la combinaison, il ouvrit sans effort la lourde porte à contrepoids et entra.

La chambre forte avait un mètre quatre-vingts de large et était profonde de deux mètres quarante. Le long de ses parois s'alignaient des armoires de classement et des étagères sur lesquelles étaient posés des coffrets blindés. Masters ouvrit l'un des classeurs et feuilleta rêveusement pendant plusieurs minutes les dossiers qu'il renfermait. Au moment où il allait sortir celui de Summers, le sifflement strident de la bouilloire retentit. L'eau bouillait.

Étouffant un juron, Masters prit le dossier et, au même instant, un frisson d'appréhension le parcourut, peut-être dû à la subtile altération dans la sonorité du sifflement perçant de la bouilloire. Il se retourna, entraperçut le mouvement d'une ombre furtive dans le bureau, comprit que quelqu'un avait habilement utilisé le sifflement de la bouilloire pour camoufler le bruit de son approche et vit avec horreur la lourde porte de la

chambre forte se rabattre. Une vague obscure se forma, grandit, submergea Masters et la serrure se referma avec un claquement sec.

Ténèbres totales. Silence total.

C'était la première fois de sa vie que Masters céda à la panique, mais jamais il n'avait connu pareil effroi. Personne ne devait pénétrer dans la maison avant le lendemain matin à l'heure où Margaret arriverait pour préparer le petit déjeuner, et la chambre forte était parfaitement hermétique ; il n'y avait aucun moyen d'en sortir. Par-dessus le marché, il était évident que quelqu'un l'y avait délibérément enfermé pour qu'il périsse d'asphyxie et ses chances de remplir à nouveau ses poumons d'air frais étaient négligeables. Masters, qui avait toujours regardé les choses en face et analysé instantanément les situations dans lesquelles il se trouvait avec autant de précision que de réalisme, parvint à la conclusion qu'il était un homme mort.

La seule autre possibilité aurait été qu'il s'agisse d'une blague d'un goût douteux que lui avait fait un mauvais plaisant mais personne ne s'amuserait à faire des blagues à Adrian Masters.

Après le premier choc, maintenant que la terreur qui l'avait envahi avait reflué, il accepta la situation avec fatalisme. Il lui restait, estimait-il, entre deux et six heures à vivre. Passé ce délai de grâce, il mourrait d'asphyxie. Il regrettait à présent de ne pas avoir pris la peine de faire installer l'électricité dans la chambre forte, même s'il y faisait suffisamment clair quand la porte était ouverte pour trouver ce qu'il cherchait.

Il avança en tâtonnant jusqu'à un coin et se laissa choir sur le sol, adossé aux étagères. Il fallait qu'il garde son calme et se contraigne à respirer de façon régulière pour faire durer la réserve d'oxygène dont il disposait.

Une heure s'écoula avec une rapidité stupéfiante.

Et au bout de deux heures, sa respiration commença à devenir rauque.

Une seule question occupait désormais son esprit : qui était son assassin ?

Se concentrant sur elle pour ne pas laisser l'épouvante qui le taraudait avoir raison de lui, il fit appel à toutes les ressources de son intelligence disciplinée et rigoureuse.

Des quantités de gens avaient un mobile pour le tuer. Il n'avait pas accédé à la position qui était la sienne dans le monde des affaires sans être pour le moins impitoyable – il avait constaté très tôt que c'était là une chose parfaitement dans ses cordes. Mais ce qui, maintenant, le consternait était que la liste des suspects potentiels était si longue qu'il lui serait pratiquement impossible de cerner le coupable en procédant par élimination.

Et puis – et il en fut le premier étonné –, il se surprit à sourire. Un détail réduisait en définitive le champ d'exploration à des proportions raisonnables : celui ou celle qui était entré dans le cabinet de travail et avait fermé la porte de la chambre forte était forcément passé devant Major. Autrement dit, l'assassin était l'une des rares personnes assez familières pour que le molosse ne les attaque pas.

Masters passa en revue la liste ainsi réduite des suspects.

Sa femme, Lynette. Oui, elle avait un mobile : l'argent qu'elle hériterait – et sa liberté en prime. Elle avait vingt ans de moins que lui, était remarquablement belle dans le genre longiligne et Masters était depuis longtemps au courant de ses aventures extraconjugales. Deux jours auparavant, il l'avait conduite à l'aéroport. Elle prenait l'avion pour New-York dans l'intention de rendre visite à sa sœur, une actrice d'avant-garde au talent modéré. À l'heure qu'il était, Lynette devait être à quelque quinze cents kilomètres de la maison.

Deux : Neville, son frère, à la fois sculpteur (chalumeau au poing, il créait des machins d'un grotesque achevé à partir de bouts de ferraille) et peintre paysagiste. Bien que ses œuvres connussent un certain succès, elles ne lui rapportaient pas grand-chose et seule la rente mensuelle qui lui était versée en exécution des dernières volontés de la tante qui les avaient élevés, Adrian et lui, assurait ses fins de mois. Là encore, le mobile pouvait être l'intérêt. Neville les connaissait, les dernières volontés de la tante : son testament stipulait qu'en cas de décès de l'un des deux frères, le capital reviendrait au survivant à condition que le patrimoine du défunt et la rente qu'il touchait au moment de sa mort aillent à sa femme. En d'autres termes, Lynette hériterait des biens de Masters et continuerait à toucher la rente et l'artiste mettrait la main sur le reliquat – une fortune largement suffisante pour qu'on aille jusqu'au meurtre.

Certes, Adrian et son frère s'étaient toujours bien entendus – superficiellement, tout au moins. Mais qui peut savoir ce qui se passe sous la surface, même s'il s'agit de son propre frère ? Masters était convaincu que Neville lui-même ignorait toujours certaines facettes de sa personnalité à lui.

Adrian lui avait téléphoné pas plus tard que ce matin pour lui proposer de déjeuner avec lui. Il devait l'avoir réveillé car la voix de Neville était un tantinet pâteuse et il s'était abstenu de lancer quelques-unes des réparties caustiques dont il était coutumier. Il avait refusé l'invitation sous prétexte qu'il avait remarqué la veille au bord de l'autoroute un champ de tournesols qu'il tenait absolument à peindre aujourd'hui même avant que les bulldozers d'un chantier de construction en cours l'aient entièrement défoncé. Neville remarquait toujours des choses qu'il lui fallait impérativement reproduire de toute urgence sur la toile. Il avait dit à Adrian que si jamais il ne donnait pas suite à ce projet pour une raison quelconque, il l'appellerait sans faute et qu'ils fixeraient alors rendez-vous au restaurant. Neville n'avait pas appelé : comme d'habitude, sa dévorante passion d'artiste avait été plus forte que tout.

Le troisième suspect était Dwayne Rathman, son associé et le vice-président de la société. Masters disparu, il pourrait prendre entièrement le contrôle des avoirs de celle-ci. Mais, comme Lynette, Rathman était en principe absent : il était censé se trouver à Saint Louis pour la signature d'un contrat avec une usine de textile.

Masters avait la certitude qu'il n'y avait pas d'autres suspects possibles, ni familiers ni visiteurs fréquents. Évidemment, on pouvait penser à Nathalie, sa première épouse, mais elle était remariée et n'avait aucun profit à attendre de sa mort hormis, peut-être, une certaine satisfaction.

Lequel des trois était son assassin ?

Masters sentait distinctement que l'air se raréfiait et il respirait avec de plus en plus de difficulté. Il se rendait compte que ses facultés de raisonnement allaient déclinant et qu'il disposait de moins de temps qu'il ne l'avait d'abord pensé. Pour ne pas perdre son sang-froid, il se polarisa sur ce problème afin de ne penser à autre chose qu'à l'inéluctable dénouement qui l'attendait.

Lynette avait téléphoné ce matin de New-York. Elle aurait eu le temps de sauter dans un avion pour revenir et repartir là-bas, mission accomplie, avant que l'on découvre le corps.

Si elle s'était réellement rendue à New-York : il y avait eu des escales en cours de vol.

Mais Masters se rappela qu'Anne, la sœur de Lynette, lui avait également parlé au téléphone, ce matin. Donc, Lynette était bien chez sa sœur à New-York. En conséquence, si elle avait projeté de tuer son mari, il aurait fallu que les deux femmes soient complices, ce qui était quand même assez invraisemblable. Autrement, il aurait été impossible à Lynette de disparaître un laps de temps suffisamment long sans courir le risque (élevé) qu'Anne découvre qu'elle s'était éclipsée. Conclusion : des trois suspects, Lynette était celle dont le mobile tenait le moins bien la route. Encore que la petite barmaid fauchée qu'elle avait commencé par être eut beaucoup à gagner de la mort de Masters.

Neville et Rathman pouvaient tout aussi bien être coupables l'un que l'autre. Le dédain que son frère affichait ostensiblement pour les biens de ce monde ne trompait nullement Adrian. Personne n'était à tel point inaccessible à la tentation de s'approprier une immense fortune à portée de main. Quant à Rathman, c'était un homme d'affaires comme Masters lui-même. Et c'était pour cette raison qu'ils étaient associés. Il n'hésiterait pas à faire le nécessaire.

Et puis, Masters se remémora qu'il avait demandé à Rathman, à qui il avait téléphoné, de lui communiquer chiffres à l'appui, les termes du contrat qu'il négociait. Son associé lui avait promis qu'il le rappellerait ce soir à vingt et une heures pour les lui transmettre. Masters jeta un coup d'œil au cadran phosphorescent de sa montre : vingt heures cinquante-deux. Comme lui, Rathman était d'une ponctualité scrupuleuse. Si le téléphone sonnait à neuf heures pile, il n'y aurait pratiquement aucun doute : ce serait Rathman qui appellerait de Saint Louis. Il n'aurait aucune raison de feindre de demander une communication interurbaine, sachant que Masters était enfermé dans la chambre forte, condamné à mourir asphyxié.

La question était de savoir si la sonnerie s'entendrait à travers l'épaisse porte d'acier. Oui, il devrait pouvoir l'entendre si, comme c'était

hautement probable, l'assassin n'avait pas remis en place le panneau de chêne qui la dissimulait afin que le meurtre passât pour un accident.

À neuf heures moins cinq exactement, Masters s'avança à l'aveuglette jusqu'à la porte, à laquelle il colla son oreille. Si le téléphone ne sonnait pas à l'heure dite, il y aurait toutes les chances pour que Rathman soit le meurtrier. S'il sonnait...

Soudain, presque imperceptible, la lointaine mais bien reconnaissable sonnerie intermittente résonna dans les ténèbres de la chambre forte.

Neuf heures moins une : c'était bien de Rathman de téléphoner avec une minute d'avance.

Masters s'éloigna de la porte. Sa respiration devenait de plus en plus laborieuse. À cause de la tension ou du manque d'oxygène ? Il était incapable de le dire et il s'astreignit à ne pas tenter d'approfondir la question.

Et s'il cognait sur le mur du fond ? Peut-être que s'il y avait quelqu'un dehors, ou pourrait entendre ? Il s'approcha de la paroi en rampant et, une fois qu'il l'eut atteinte, il débarrassa les étagères des coffrets et papiers qui les encombraient, et y colla l'oreille comme il venait de le faire pour la porte. Rien... pas le moindre son. D'ailleurs, espérer que quelqu'un serait là et entendrait ses coups pratiquement inaudibles, c'était délirant. Il n'y avait même pas une chance sur cent pour que qui que ce soit – Margaret qui reviendrait chercher quelque chose qu'elle aurait oublié – puisse l'entendre. Lui-même, son oreille plaquée contre la surface d'acier, était dans l'incapacité d'entendre la pluie qui martelait le mur de la maison – s'il pleuvait toujours.

Masters sursauta et reprit la position assise sans même s'apercevoir que son crâne avait heurté l'étagère. Il n'y avait plus de mystère. Il avait plu sans discontinuer depuis ce matin et Neville lui avait dit qu'il devait aller peindre ses tournesols. C'était impossible ! Il n'avait pas téléphoné comme convenu pour lui fixer rendez-vous au restaurant. Et il n'avait certainement pas passé la journée dehors par ce temps-là. Cela dit, Masters ne pouvait faire autrement qu'admettre que son frère était encore tout endormi ce matin quand il l'avait eu au téléphone : il se pouvait tout simplement qu'en se réveillant, plus tard, ce qu'il lui avait dit lui soit sorti de la mémoire.

Mais Rathman était à Saint Louis et Lynette à New-York. Ce ne pouvait être que Neville.

Maintenant qu'il avait résolu l'énigme, Masters éprouvait plus de satisfaction d'en avoir trouvé la clé que de ressentiment à l'égard de Neville. Avec la sincérité envers soi-même dont fait preuve un homme au seuil de la mort, il admettait qu'il comprenait, et même qu'il excusait, Neville. Des sommes considérables étaient en jeu.

Mais Neville ne profiterait jamais de tout cet argent. Comme dans leur enfance, Adrian avait engagé un match avec lui et il l'avait battu. Ce qui était essentiel, maintenant, c'était qu'il paie. Rubis sur l'ongle.

Masters tâta sa poche de chemise. Son stylo-bille y était agrafé. Pour s'éclairer, il avait son briquet – bien qu'il sût parfaitement qu'en l'allumant dans cet espace confiné, il brûlerait une partie de l'air précieux qui y était enclos et que ça ne ferait que hâter sa fin. Pourtant, il fallait s'y résoudre. C'étaient, à présent, des râles qui s'échappaient de sa poitrine tandis que ses doigts qui tremblaient tiraient frénétiquement le tiroir d'un classeur. Il en sortit une chemise qu'il posa par terre, saisit son stylo et, de la main gauche, actionna la molette du briquet.

Il ne lui fallut pas plus d'une demi-minute pour écrire bien lisiblement le nom de Neville sur la couverture de la chemise et, sous cette dénomination, une seule phrase : *Je l'ai vu fermer la porte*. La peine de mort avait été récemment remise en vigueur dans cet État pour les crimes crapuleux commis avec préméditation. Ces sept mots suffiraient pour que, comme lui, Neville périsse en luttant vainement contre la suffocation dans un local à peine plus grand qu'un placard.

Comme il signait, la flamme faiblissante du briquet vacilla brusquement, plaquant des ombres fantastiques au plafond, et mourut.

« Vous avez vu que le panneau qui cachait normalement la porte de la chambre forte était ouvert, dit le lieutenant Garr d'une voix patiente. Vous avez pensé qu'il s'était passé quelque chose d'anormal et vous nous avez alertés. »

Margaret hocha affirmativement sa tête grise.

« Mais il n'y avait pas que ça, monsieur. M. Masters était toujours dans son bureau le matin quand j'arrivais pour préparer le petit

déjeuner. Je lui demandais ce qu'il voulait et il me le disait pour que je vienne le lui servir à huit heures. Il n'y avait personne d'aussi ponctuel que M. Masters. »

Il faisait un jour gris, le ciel était chargé et il pleuvait toujours. Les rideaux étaient maintenant ouverts, ouverte aussi la porte de la chambre forte où les techniciens de la police s'activaient, photographiant le cadavre de Masters, l'ultime message qu'il avait laissé et tout ce qu'il y avait d'autre à l'intérieur. Le médecin légiste avait déjà constaté le décès et il était reparti pour prendre son café.

Margaret pleurait sans bruit. Les techniciens en avaient fini, à présent, et l'on sortit de la chambre forte le corps dissimulé sous un drap. La femme de charge, écrasée par le chagrin, suivit la civière des yeux. Les infirmiers ouvrirent le portail et se hâtèrent sous la pluie pour rejoindre l'ambulance qui attendait. Profitant de ce que la porte était ouverte, Major, qui n'avait pas fait son habituelle promenade matinale, sortit derrière eux et se mit à folâtrer et à gambader sur la pelouse comme il le faisait tous les jours, encore qu'il jouât ainsi moins longtemps que quand il était plus jeune. Il ménageait sa patte droite. Elle lui faisait mal : elle se ressentait encore du bond qu'il avait fait, heurtant violemment la porte massive de la chambre forte, quand le sifflement soudain de la bouilloire l'avait réveillé en sursaut.

À l'intérieur de la maison, le lieutenant Garr demanda à Margaret :  
« Qui est Neville ? »

## À retenir

Dans un récit policier à énigme, on retrouve deux histoires :

- celle du crime qui apporte la réponse à l'enquête-l'énigme en révélant l'identité du coupable, son mobile et la manière dont il a procédé au crime. Dans cette histoire s'opposent la victime et le coupable.

- celle de l'enquête déclenchée par la découverte d'un méfait. Dans cette histoire s'opposent l'enquêteur et le suspect (coupable).

De ce fait, le récit policier à énigme possède un schéma narratif particulier :

Récit de l'enquête (séquence 2)				
État initial	Élément perturbateur	Actions	Élément équilibrant	État final
		Flashback ou rétrospection		
État initial	Élément perturbateur	Actions	Élément équilibrant	État final
Récit du méfait (séquence 1)				

**Oralement, réalise le schéma narratif de la nouvelle *Crime circus*.**

## **Synthèse : le récit à énigme**

- Le récit à énigme prend une forme de devinette, de problème à résoudre : il consiste généralement à retrouver l'auteur d'un méfait.
- L'enquêteur doit rechercher ce qui est caché, trouver des pistes pour éclaircir la situation et expliquer comment et pourquoi les faits se sont déroulés de cette manière.
- Pour ce faire, il cherche des indices (de reconnaissance) : objets, mobiles, témoignages, comportements... qui lui permettent de comprendre un fait, une situation.
- Dans ce récit, l'auteur donne des indications sur les personnages (leurs pensées, leurs sentiments, leurs caractéristiques physiques...) lors de descriptions, par exemple.
- L'auteur ne donne pas tout de suite la solution de l'énigme : il place de faux indices (indices de leurre), mène le lecteur sur de fausses pistes afin de laisser un suspense jusqu'à la fin du récit.
- L'enquêteur doit mettre au point une technique infallible pour démasquer le coupable et lorsque c'est fait, l'enquête est terminée. C'est à ce moment que le lecteur découvre le dénouement de l'enquête (sauf s'il a été aussi perspicace que l'enquêteur).

- Les rôles dans ce récit sont typiques. On retrouve une victime, un (des) coupable(s), un (des) enquêteur(s). À ces rôles peuvent s'ajouter ceux de suspect(s), de témoin(s) et de complice(s).
- Dans le récit à énigme, le cadre est réaliste et plus ou moins clos (il s'inscrit dans un lieu précis), l'action se déroule sur peu de temps. On y énonce le crime très vite. Ensuite, on suit l'enquête faite par l'enquêteur : recherches d'indices, interrogatoires...
- De ce fait, le récit à énigme suit une chronologie inversée : l'enquêteur remonte le temps pour comprendre ce qui a mené au crime.
- Les dialogues présents dans le récit policier sont d'une grande aide pour l'enquêteur. Ils fournissent des informations, de manière explicite ou implicite.
- Ces dernières peuvent être diverses : le mobile des suspects, la personnalité et les émotions des personnages ou encore leur culpabilité en fonction de leur comportement et de leurs dires.

## Tâche finale

**Sur la base de ton premier jet, rédige sur une feuille lignée le début d'un récit à énigme.**

Il devra contenir :

1. une situation initiale ;
2. l'arrivée sur les lieux de l'enquêteur ;
3. une première inspection de la scène de crime.

N'oublie pas d'y insérer tous les éléments vus durant cette séquence ! Tu disposes de ton cours, du dictionnaire et du Bescherelle.

Bon travail !

